

Phrase Unique

Cécile Riou

Jacques Jouet a invité, lors de sa résidence en Seine-et-Marne, quatre poètes (Benoit Casas, Frédéric Forte, Jean-Paul Honoré et Cécile Riou) pour l'aider à adresser, personnellement et par voie postale, un poème à (presque) chaque habitant de la commune de Vulaines sur Seine.

Lorsque ils se sont réunis dans la petite maison de Mallarmé, chaque poète a choisi une forme qui rende compte de sa lecture de Mallarmé. Celle de Cécile Riou était une phrase unique, qui se déploierait en 118 unités, autant que d'enveloppes qu'elle allait remplir. La phrase est alors perpétuellement suspendue et continuée le lendemain.

La phrase unique était aussi la phrase mallarméenne pour Cécile Riou. Celle des sonnets, qui parcourt d'un souffle l'escalier de quatorze vers, celle du « Coup de dés jamais n'abolira le hasard », véritable partition poétique pour autant de phrases musicales.

Pour corser (ou corseter) doucement et invisiblement l'affaire, un diurnoscope orchestre chaque unité de la phrase unique. Le diurnoscope inventé par Benoit Richter inspecte chaque jour et dans cet ordre, un objet, une matière ou une odeur, un personnage, une citation du jour, un sentiment qui ne date pas d'aujourd'hui, et rappelle conclusivement ce dont on parle. Il permet de porter un œil neuf sur le jour neuf, et de tenir un journal poétique, attentif, vigilant, du monde dans ses petits détails et ses états gigantesques. Un jour un poème et un poème une unité, la rédaction de la phrase unique court sur plus de trois mois. Le feuilleton présente un choix de ces séquences.

Ces poèmes ont été adressés, dans l'ordre, à Geneviève Tachin, Pascal Perrin, Christine Flammen, au centre équestre, à l'école de musique, à Ludovic Michau, à Maxime Rodrigues, à Ilan Lormier, à Brigitte Reignier, à Xavier Geay, à Louise Harcouet, à Andrea Formisano, à Célia Olivier, à Alexis Maréchale, à Tess Condor, à Antoine Guillois, à Warren Boucly, à Salomé Semet, à Jade Huguet, à Maya Rezek, à Paul Raimbault, à Anaïs Grochot, à Enzo Descaves, à Mathéo Beugnon, à Chris Longet, à Tom Harrisson, à Dorine Thiercelin, à Martin Da Sousa, à Amélie Boudrie, à Matteo Milani, à Héloïse Ferreira, à Tomas Brunel, à Ryan François, à Emma Guyot, à Nathan Leverrier, Alain et Michèle Fillion, à Kylian Desaegher, à Vincent Corap, à Avril Sian, à Noann Gouault, à Emma Rubio-Retgen, à Henri Leblanc, à Marie Patron, à Clara Blarasin, à Roselyne Milcent, à Thomas Soares, à Axel Cathala, à Anaïs Nicoara, à Clara Dainez, à Charles Alfons, à Philippe Salard, à Jean-Jacques Meyer, à Albert Taieb, à Jacqueline Zillioy, à Sayoko Hirano, à la famille Bourgoïn, Langlois, Muller, à Philippe Wable, à la famille Pouliquen, à Florence Poulet, David Gaucher et Maxime, à Grégory Lorette, au sergent-chef Bouldier, à Pierrot Sébastien, à Nathalie Pottier, à Luc Cornen, à Anaïs de l'école élémentaire « Les orangers », à Nicole Quehen, à Christelle Fagis, à Viviane La Rocca, à Eve Harrison, à Louis-François Ribeton, à Robert Chaumont, à monsieur Aujard, à Dorothée Farges, à Eric Doazon, à Jean-Jacques Paradeis, à Josette Massiot, à Fabien Mariel, à Jacques Jouet, à Patricia Marcilly, à Robert Lhardy, à Thierry Liégard, à Gisèle Lizon, à François Lerustre, à Alfred Klein, à David Horville, à Jean-Louis Fulconis, à Pascal Folli, à André Fontaine, à Sylvie Ferrand, à Armelle Vidal-Madjan, à Laurent Sigler, à Paula Torre, à Bernard Rouyau, à Pierre Raimbault, à Loïc Rubichon, à Alain Rimmen, à Luc Foiret, à Jean Ferry, à Fabrice Vilmaire, à Yves Guinel, à Jean Seys, à Georges Vogt, à Philippe Schrive, à Marie-Anne Springuel, à Bernard Sportiello, à Frédéric Forte, à Benoit Casas, à Jean-Paul Honoré.

(...)et du bel aujourd'hui, on pourrait dire que tout le reste n'est qu'art de Cripure, mais il faudrait alors expliquer qui est Cripure, reconstituer la contrepétrie philosophique – « cripure de la raison tique », écrit Louis Guilloux – laquelle mélange parasite, appel et nitescence, le tout dans un impératif pas si urgent que ça, pas si autoritaire que ça, un impératif mou et chahuté, un impératif un peu comme celui de l'art et de la dèche, à Annonay, du bon professeur Stèphe qui au cheval n'avait rien de plus à hennir qu'un néant sonore : et Stèphe stut, on pourrait dire (...)

(...) et même redire, on pourrait avancer un impératif claironnant, on pourrait précéder un pressant bourdon, on pourrait anticiper un cassant cafard, on pourrait pressentir un frêle découragement, de toutes les manières on s'embourberait aussi sûrement que la roue et son moyeu dans l'ornière, on s'enliserait aussi certainement que la cuillère petite dans le pot de miel, on s'abîmerait aussi verticalement que Mathias Sandorf glissant le long de la muraille du château de Pisano, en Istrie, près de Trieste, et comme Mathias Sandorf, on en sortirait, après de nombreuses aventures, la tête lavée et l'honneur(...)

(...) sauf, reluisant et sans pellicule aucune, chassées toutes – pleutrerie, irritabilité, avarice et avaricieux, calcul, misère de l'homme Sandorf – d'un revers de main moraliste. La fabrique du héros ne fait pas de fumée, elle n'enterre pas ses déchets dans des cuves à triple parois, ne croyez pas qu'il n'y a pas de déchets de héros, qu'il serait fait d'un seul morceau fondu à la cire perdue, car il faut bien casser le moule au moins à défaut de(...)

(...) casser l'empreinte, le moulage, il faut bien casser le moule et ramasser les débris petits morceaux fragments petits pour les refondre – on dit recycler, en faire de petits plus petits morceaux qui donneront qui sait un mini-héros, un minuscule héros de poussière, un microscopique héros de neutron, un neutron un peu plus parfait que les autres ions, auprès duquel il est certain que le ciron ferait triste mine, longue figure, qu'il se dresserait sur ses hauts chevaux et partirait le cation bas, le rayonnement en berne, qu'il serait ja(...)

(...)loux en un mot. Résidence Chopin, le dialogue entre nous est emporté par le bruit des voitures qui cherchent à se garer, plus près, plus loin, par ici, par là, tiens, il paraît que c'est plus fluide le vendredi, aujourd'hui les Ardennes seront encore privilégiées, lourdes de température négatives mais l'anticyclone les protège, alors que je me demande, en préparant le petit déjeuner deux cuillère à soupe – pas à café justement – de café moulu moyen, ni gros ni fin, de l'eau dans le compartiment octogone bas jusqu'à l'écrou qui assure la limite supérieure, l'assemblage des

trois parties, filtre d'aluminium dans la partie inférieure, à quoi sert cet écrou, vis de la partie supérieure avec bec sur la partie basse, sablier de métal 5 minutes 30 pour deux cafés expresso il ne faut pas être trop pressé le matin, j'épluche une orange et je la partage en deux, la peau blanche partie de lambeaux en filets dans l'assiette à décors de fleurs, strabisme divergent sur l'heure qui grignote la tartine qui tremblote dans le café enfin, les chiffres carrés sur l'affichage du four disent sans plus de forme Σπεῦδε ταχέως, que faire sinon(...)

(...)suivre la ligne pointillée blanche sur le noir, parfois elle disparaît tu ne sais plus trop où piquer en double tu ne sais plus trop elle réapparaît alors tu te rassures sur le pointillé un millimètre–point noir puis cinq–un–cinq–un–cinq–blanc–noir tu clignes des yeux elle cingle elle est là tu vois qu'il reste même de la place et si tu replies le noir recouvre alors absolument tout, tu ne vois plus rien, couture avalée sous la peau comme la peau en pointillé dessus dessous la peau tu bouges, ferme les yeux avec une surpiqûre, repousse la couture de la joue tu suis la ligne de tes (...)

(...)pas, de tes vies dans le creux de la main, pas besoin de les prolonger, elles ne se croisent pas ne s'interrompent pas, elles sont en boucle, passent sur le dos, repassent dans le creux, c'est écrit : votre vie repassera par là, mais en mieux, votre vie percole, votre vie péricole, votre vie périscope et votre vie s'anacrouse, votre vie s'anicroche, votre vie s'approche (...)

(...) à pas pressés elle court vite, bute contre les murs clairs, jaunes mêlés de brique rouge, mêlée d'un mélange gris et doux de ciment, de torchis, elle les frôle de ses ailes noires tachées d'orange, de blanc, tachées d'yeux de Lyncée, elle ne voit pas dans le noir votre vie, elle ne voit pas au centre de la terre, elle voit bien où elle n'est pas, votre vie a le don d'ubiquité et comme le papillon de février elle est si belle qu'on pourrait dire qu'elle n'existe pas, il suffit pourtant d'ouvrir les mille yeux, bien au centre et sans loucher, suivre la ligne tracée au savon discontinu, la main droite profère « mon cœur s'ouvre à ta voix », la gauche intercale subrepticement l'air des clochettes de Lakmé, après quoi elles se promènent toutes les deux ensemble à travers « la danse macabre (...)

(...) qui ne devrait pas vous déranger ainsi. Comment avez vous trouvé ma synthèse ? – Madame, je ne suis qu'un simple amateur, moi, la musique, à vrai dire... – Vous n'avez pas aimé ? Madame je ne suis qu'un simple amateur. – Vous n'avez pas aimé ? – Il faut que mardi on lise ensemble. – Et la déco vous l'avez avec ? – Vous n'avez pas aimé ? – Ce n'est pas que ça ne va plus – Et la

déco vous l'avez avec ? – Mais il y a comme un vide, un creux là – Ce n'est pas que ça ne va plus
– Film bloqué-e – Mais il y a comme un vide, un creux là – Besoin de toi
– Film bloqué-e – Il n'a rien dit, erreur irréparable – Besoin de toi – Eh ! qu'est-ce qui s'est
passé sans faire exprès
– Il n'a rien dit, erreur irréparable – Laisse le faire – Eh ! qu'est-ce qui s'est passé sans faire
exprès. – Aller très doucement
– Laisse le faire. – Madame je ne suis qu'un simple amateur. – Aller très doucement. – Il faut que
mardi on lise ensemble (...)

(...) si les dinosaures laissent leur empreinte dans les biscuits. Dans la rue tu ne peux pas plus
qu'ailleurs fermer les oreilles dénuées de paupière pas arrêter le ronflement lourd des voitures, et
le crissement de la roue de poussette, et le rire des jeunes filles et le hurlement des voitures qui
freinent accélèrent klaxonnent accélèrent souffle d'air lourd déplacé tintement du vélib' auquel est
accrochée une chaîne de Canterbury tacatacatatata des chariots, deux se croisent et l'un va plus
vite que l'autre (une main téléphonant, les trois autres non) talons pas très hauts tac tac tac tic tac
un chariot violet grince franchement, grimace de son, poussette plus talons chariot à quatre
roulettes deux couinent il paraît que l'air est dix fois plus pollué dans les appartements que place
de la Bastille chariot plus sifflement content de celui qui porte une baguette et des Stan Smith
bleues il paraît que la paupière c'est le cas(...)

(...) -que que l'on pose sur la banquette, un peu par politesse un peu pour regonfler les cheveux,
qui peut être un chapeau noir de feutre de laine déformé par la pluie, alors jusqu'à vos narines
monte l'odeur aigre, animale, du mouton déshabillé à la tondeuse, mis en tas, lavé en bain, frotté,
frotté, feutré, odeur de suint, de graisse propre et s'insinuant jusqu'aux narines de ces autres
voyageurs ferroviaires qui agitent bruyamment les ailes de leur nez ouvrant fermant les narines
cherchant le mouton sous les sièges, eux jeunes gens parfumés à la vanille de déodorant, à la noix
de coco de Bounty, réfugiée dans leur cou sous leurs aisselles sur leurs cheveux soigneusement
coupés asymétriques, si bien qu'à les voir si unis dans leurs deux carrés de quatre remonte un
ancien suint de singularité qui embrume le cerveau, où ai-je lu « comme une chaîne de crépidules
bien serrées les unes contre les autres », le chapeau noir posé sur la banquette deuxième classe
c'est une crépidule seule, cherchant une ri-(...)

(...) dule, ou une rime dans le tapis de mousse dans lequel s'impriment les traces profondes des
doigts et des orteils, doigts en éventail, orteils joints sur la mousse qui ne se dérobe pas, tandis

que l'odeur de fumé et d'antique qui se déploie dans l'air calme vous déconcentrerait, évoquant ce relent de vieille maison de la campagne, qui n'est pas de moisi car le moisi sans l'humidité n'existe pas, qui n'est pas l'odeur de la crème à la rose qu'appliquait votre grand-mère sur son visage à la peau fraîche, qui n'est pas cette tendresse un peu trop oubliée mêlée de haut-le-cœur rance, qui n'est pas ce « réseau d'or où les cœurs des hommes se prennent plus vite qu'aux toiles d'araignées les cousins » car le tapis est de thermoplastique élastomère de couleur sombre et absorbant, relativement (...)

(...) à la glissade possible, si le pied est revêtu de la peau de l'anguille, fuyante, gluante presque, mêlée de vase – qui ne s'est envasé le pied en ramassant des coquillages à marée basse, qui n'a plongé ses orteils dans la Loire, pas plus car on la dit dangereuse, la bonne Loire qui dort ? – visage calme et posé, elle mêle lit et lie, et en lisant « le port à l'anguille » sur votre adresse, je me remémore le ponton de bois de l'anguille d'Imamura, mourra pas, et je me dis qu'il n'y pas plus d'anguille sous roche que de mousse amassée par ladite, en petits tronçons dans un bento fumant, *unagi*-te plus sa nageoire unique sous la roche, l'anguille(...)

(...)frôle le riz réparti sous elle en coussinets blancs, moelleux comme patte de chat, autant de coussinets de chats effilés blancs de quatre millimètres, une fois l'eau absorbée ils prennent deux millimètres en long et en large, une fois chauds, collés les uns aux autres ils mouillent la feuille de nori et le parfum grillé fumé éclate, ne ressemblant en rien à la mer, en tout au feu de bois, à la noisette, la feuille s'assombrit, se renfrogne et se plisse comme la face sombre et mate de celui qui a répondu faux à son exercice, celui qui se sent le plus mauvais de la classe, celui qui se sent le plus mauvais de la terre (et qui pourtant sent la noisette et le sous-bois), celui qui sait que « c'est le bien qui manque le moins » et pourtant tous ses efforts concentriques se rassemblent, protecteurs, gantés de noir, autour d'une lamelle d'avocat couleur d'espoir(...)

(...)belle Hélène, car après l'espoir, on ne s'empêchera pas de dire belle Hélène, de même qu'à Glacière, station on ne s'interdira pas de frissonner verbalement brrrr, de manière à n'être pas une poire, peau grumeleuse chair douce, à n'être pas un parfum parfumé de centre commercial – vanille, pamplemousse, fève tonka–, marque imprimée de la grosse côte anglaise du bonnet qui n'enveloppe pas la tête, pas la pointe non plus de celle qui ne se croyait pas tenue aussi légèrement que l'eut fait une biche ; « elle nous a fait mille civilités, nous a donné mille oranges et mille citrons » or il semble que rien ne nous reste de toute notre magnificence : sinon ce qui va suivre, la trouvant fort belle (pas aux garçons) (...)

(...)elle chercha partout le triangle d'acier disparu deux fois, dont la dureté absente doublement ne dessinait plus rien à la pointe de, imagine un peu Zorro sans le Z, imagine que Zorro écrive à la craie, puis efface, reprenne, hésite, repasse le tracé maladroit, la déception te prend devant le spectacle pitoyable du héros diminué, de celui qui ne signe pas, qui ne saigne pas non plus, le sentiment d'arriver devant « la piscine sera fermée le samedi 14 février », sac inutile comme l'emploi du futur effecteur d'excuses bidon pendu au bout du bras, contenant une serviette éponge, un bonnet de maille, un maillot une pièce dos nageur, un jeton pour le vestiaire, une carte d'abonnement quinze entrées, un triangle d'acier dans la lèvre double des lunettes à joints silicone (...)

(...) une paire de mules en plastique blanc et bleu imprimé Adidas sur le coup de pied, elle imagine alors que ce serait une souffrance insupportable de porter ce type de sandale dans la neige, inodore la neige, inodore le sapin derrière la vitre propre, indolore le pied estivalement chaussé, bleui comme le plastique qui le recouvre, l'absence totale de mouvement ment comme la pin-up dénudée sur une affiche rétro de station de ski, une pépée huppée avec son bandeau soutien-gorge doré et son sourire glacial, qui vous tiraille d'agacement et d'envie un peu gênante, aussi sûrement que ce couple propre sur lui « wir machen uns stark für unser Kind », soit « vire ma chaîne ou cet arc, furète une sœur qui ne (...)

(...) ramasse pas aussi bien que la pelle à neige, qui trouve ici trois formats différents, trois couleurs, tailles et usages, la neige poudreuse et silencieuse n'a pas d'odeur, pas plus que l'argent derrière les vitrines de St-Moritz où vous accueille une nouvelle pin-up bronzée à la colle de l'affiche, qui ne danse pas, qui ne fait tourner ni tomber aucune tête, assise sur le tire-fesses en trompe-l'œil du Z de St-Moritz, un peu en dessous du slogan « St-Moritz top of the world » qui ne brille pas par sa modestie alors qu'en contrebas le raclement humble et nécessaire de la pelle à neige de taille moyenne, celle de la maman ourse(...)

(...) comme l'artichaut se décompose à peu près comme les soins que l'on prodigue à un cheval : on le frotte pour en ôter les éperons superficiels, c'est le bouchon, on en hume le fumet âcre et vert, c'est le crottin, on le regarde nu après en avoir ôté les feuilles basses, c'est le curage du sabot, on le déchire de nos incisives basses plantées dans la chair tendre, c'est l'étrille, on le caresse, main entre les oreilles comme *asinus asinum fricat*, c'est l'affection, on contemple un tas conséquent de foin de feuilles et d'épines, c'est le flehmen (...)

(...) la gondole qui parcourt le Grand Canal, c'est un poisson noir et blanc, plat et creux, bois peint puis verni brillant ; le frein brûlé du train, c'est un *caffè ristretto* qui ne crierait pas; les

gondoliers à l'entraînement dans la lagune, c'est un banc de maquereaux, le dos blanc rayé de bleu flamboyant, nageoires longues et véloces ; les Dolomites c'est la crème du glacier, saupoudrée de sucre glace ; « non gettate alcun ogetto dal finestrino » c'est la chatte qui miaule pour gronder ses petits ; la fin du poème c'est ne pas savoir où on va, c'est le voyage pour le voyage, c'est la phrase pour le poème et le poème pour la phrase, comme si la phrase devait se suffire à quelque chose d'autre, quoi ? (...)

(...) quoi d'autre que la moitié de citron, grumeleuse et mêlée d'orange sanguine qui fait ici frissonner la narine, qui vous tire du lit doucement, la phrase continue ici et c'est le maraicher que vous retrouvez sous sa moustache triestine et ses boucles blanches et qui vous reconnaît et qui vous salue d'un « buona serata » après le « buona giornata » du matin, il a glissé deux mandarines et une fleur de courgette dans vos emplettes, qui font deux trous rouges au côté du jaune froissé ; la phrase se poursuit et rencontre Saba dans sa librairie propre, pas rue de la reine de Sicile mais « via San Nicola », et décide que la phrase de Saba allait être absolument voyante, et française (...)

(...) et carroyée ainsi que le mouchoir de batiste, douce et résistante, qui s'enveloppe au matin de saveur de brioche grillée unilatéralement dans la poêle, perceptible justement grâce au mouchoir qui non content de constituer une nappe élégante quoique minuscule pour cafetière Bialetti de type Alice après l'ingestion du biscuit et pour petit déjeuner à l'italienne, c'est à dire pas très solide mais très odoriférant, remplit également son office premier qui n'est nullement associé à des essuyages de larmes tristes à Trieste puisqu'elles n'existent pas (sinon de rire), mais bien le décongestionnement d'une rhinite saisonnière et affaiblie par l'iode adriatique, et si « sur ce dont je ne peux parler, j'ai obligation de me taire » (clausule du *Tractatus* de Wittgenstein), alors sur le contenu de la batiste faite furoshiki, je ne dirai (...)

(...) je ne dirai rien des deux billets verts larges et lisses, qui nous sont inconnus, totalement inconnus et inodores, d'ailleurs *non olet*, vous vous demandez si ces Autrichiens vêtus à l'autrichienne, pourtant ce n'est pas carnaval, cachent dans la doublure de leur culotte de peau de cerf, dans leurs hautes chaussettes, sous leur chapeau à plume des liasses de billets verts, de grosses coupures de cent qui gonflent étrangement leur manteau à plis creux au dos, sur le devant du loden de laine bouillie à boutons d'argent vieilli, brodé de fleurs d'Edelweiss et de bouquets colorés de vert et de rouge, alors que sur le quai de la gare de Bolzano, deux policiers malmènent de main de brute deux voyageurs, clandestins sans doute, et le déploiement de cette force aux yeux clairs, aux cheveux courts me glace, moi étrangère aussi, j'hésite un instant à monter dans ce

même train, mes yeux clairs font passeport et billets puis me brûlent, j'accuse la neige et les lumières de la ville, où ai-je lu que tous les hommes étaient égaux, dans mon portefeuille se trouvent deux gros billets verts, étrangeté étrangère aussi vrai que(...)

(...)dans son carton-boîte, mon livre de Saba à la couverture dorée sur peau bleu marine rencontre une autre boîte de carton, glacé celui-ci, contenant un autre livre de poésie, doré sur peau rouge celui-ci et s'ils se parlent à travers leur carton, c'est d'un chien assis dans la nuit, d'un vieillard videur de coupes, de la fourmi prudente et de la neige polymorphe et ces deux là trouvent sur la tablette de train la complicité voyageuse de ceux qui ne s'occupent pas des billets, quoique « le dimanche les gens payent en liquide », du bleu et du rouge la poésie coule de source sure(...)

(...) aussi vrai que la gourde ne l'est pas tant que ça, aussi vrai que le plat oublié sur le bord de la fenêtre se colore de noir et de vert, en franges ondulantes comme l'ourlet d'une huitre, on peut affirmer que l'on croise le brun et le noisette, la détresse et la vitalité, et que l'ourlet du « chère madame vous prendrez bien un peu plus de Peacock orange » cède et laisse place à un épanchement sans flaque, et que la compassion porte ses fruits, alors vous ne voulez pas être « différent, mais différemment », vous êtes dans le pli du repli, caché, net, indispensable et iodé(...)

(...) considérons un licou : tu mènes ton cheval, docile, mais pas ton chat, ni ton poisson ; considérons le crottin de cheval : il fait merveille ; de rat il est répugnant ; considérons Gaston Lagaffe : crois-tu que sa mouette le mènerait par le licou, mettons, au travail ? Considérons l'angoisse : tu crois qu'on peut la ligoter ou qu'elle même ne sait pas assurer le licou autrement à la gorge ; suppose que « le vent qui vient à travers la montagne t'a rendu fou », même s'il rime avec licou ne se trouve pas sous le sabot d'un cheval, et je gage que le licou, pas plus que l'éperon ou l'étrier ne sont tes accessoires préférés, et que te plait plus le (...)

(...) nom des fleurs : le nom, froissée et fripée, haute pourtant sur sa tige doucement velue, fourrure noire au cœur, tu la connais, les pétales tombés il reste un bijou rêche, semblable à un bouton de porte, sectorisé comme une mappemonde, renfermant une drogue puissante, nom de fleur, le nom : c'est une anti-Dorine, car la Dorine de mon souvenir est une fidèle franche droite futée servante moliéresque, athlète je ne sais pas, athlète je ne crois pas sinon athlète femme de tête ; nom de fille : le nom Dorine, c'est l'or à feuilles alternées, l'or saxifragile du cresson de rocher, mousse douce dite chrysosplenium (...)

(...) nom de plante, le nom : le thym qui ne se prononce pas comme il est écrit, sec il s'effrite en petites miettes qui se glissent partout, frais c'est un arbre miniature aux branches alternées, qui désinfecterait, sans doute aucun au cœur d'une décoction, les plaies marquées à l'épaule, sur la main gauche, sur la main droite, par Guillaume III, successeur de Jacques II , « qui mit beaucoup de bonne volonté à l'écrasement de cette vermine », Hugo veut parler ici, dans *L'Homme qui rit*, des *comprachicos* , ce qui nous éloigne beaucoup de l'idée du thym, désinfectant social moins violent que la désinfection royale (...)

(...) laquelle exerce sa majesté comme elle l'entend, froide et pénétrante comme un drap mouillé brutalement, comme le cri du corbeau qui fait craquer le ciel, comme le regard effilé en rapière de François Premier – qui a peint ce Clouet, déjà ?– à qui on n'a pas envie de faire des guili-guili, à qui on n'a pas envie de proposer des taguiliatelles, car la question italienne peut être délicate, à qui on se refuse de lire une histoire de liberté, de ligue du Nord, de lys coupés, de Lysandre qui ne lui ferait pas lisser sa moustache, ni livrer une autre bataille – mais qui sait à quoi correspond Marignan, ou la bataille de Lee, dite plutôt Appomatox ?– tout ce à quoi on préfère aujourd'hui Amélie (...)

(...) ou bien Matteo, à supposer que le cacao qui orne son enveloppe vienne s'assembler au beurre de la crème du même nom, au glaçage du même nom pour décorer en spirales onctueuses, un peu écœurantes, ces petits gâteaux auxquels on donne un nom anglais, ou même américain, que l'on peut parfumer autant qu'on le souhaite, par exemple à la mandarine, à supposer que l'on souhaite ici célébrer certaine enfant pour certain jour spécial, pour certaine festivité festive au cours de laquelle on dira adieu (une fois n'est pas coutume employons un terme radical et sévère, mais juste) à ses huit ans, qui ne reviendront pas autrement peut-être qu'à travers la matérialité de ce poème, peut-être de photos plus tard assemblées en album annoté, ou pire, en carton de boîte à chaussures, sans autre support mémoriel que les chiffres dateurs électroniquement imprimés par les bons soins de l'entreprise Phox développeur de photographies numériques, qui ne tient du renard ni par la grâce ni par la ruse, ni par la rousseur des photos vieilles, sinon artificiellement et instantanément au moyen de filtres que l'on appliquerait à son téléphone (à supposer qu'on ait auparavant téléchargé l'application idoine), loin du téléchargeur l'idée de développer un jour les photos sur papier glacé (...)

(...) ou bien Héloïse, qui doit bien se soucier comme d'une paille de la poutre dans le chantier du voisin, de l'épaule du chanteur de sa voisine, comme une cerise de la poutrelle dans l'enchantement de la proximité, comme d'une flammèche du corail de la grande barrière, Héloïse

qui à n'en pas douter file comme le vent sur son vélo blanc, sans écraser les jonquilles (on est au printemps, on les regarde d'un œil attendri, qui dit « le printemps revient, on ne l'avait pas oublié »), Héloïse qui ne connaît pas Abélard, et c'est bien comme ça, Héloïse qui ne fronce pas le sourcil quand on lui dit « cet après-midi il y aura dix-neuf degrés, on enlève les chapeaux et les collants », au contraire elle compte : un treize, un onze, l'un dans l'autre un alexandrin variable, elle enfonce son bonnet sur ses sourcils, appuie fort sur la pédale, file comme le vent, sans écraser ni poutre, ni paille, ni cerise ni jonquille, parce qu'(...)

(...) il n'y a rien à écraser, pas plus que le H de Tomas n'aurait disparu dans quelque entravement, dans quelque serrement (dans quelque entrave on sent le fer mouillé, pas encore la rouille, pas encore le Cripure aigre qui ne sort plus de son amas de petits chiots affectueux), si le H disparaît alors on s'estime bien contents, tout redevient plus lisse et calme, « on se demande si les efforts porteront leurs fruits », il faudrait pour cela donner des coups de marteaux fermes, ne pas jouer une symphonie pour autant, mais rabattre leur caquet aux petits clous agressifs et inutiles, au mieux blessants, et cela gratuitement(...)

(...) sans qu'on puisse reprocher, par exemple, à l'aubergine d'être blanche et minuscule, comme un orteil gonflé et pris dans une gangue brune (une chaussette trouée ?), sans que l'on dise jamais, le nez calé au chaud entre drap et peau, pourquoi ça vous réveille, cette odeur qui n'est pas du café, qui n'est pas de l'orange pressée, qui n'est pas du savon de la douche, qui n'est pas de la poubelle oubliée la veille, non, pas du tout, qui n'est pas du couscous qu'on réchauffe trois fois trois fois dans le couscoussier du papa sympa de Panier Sympa, qui n'est pas l'odeur de halva chez Panier Sympa « c'est pour beaucoup ? alors ne bougez pas, je reviens », non cette odeur vous réveille, c'est l'odeur du jour de (...)

(...)travail, celui qui ne transpire pas à travers les mille trous du panier à couscous, celui qui ne gonfle pas la graine, car elle ne connaît pas le frottement de la paume du travail, elle ne connaît que le jeu de paume de l'huile d'olive, puis de l'eau et du sel puis au troisième tour du beurre et de la paume, elle ne connaît que la caresse du bouillon en volutes de vapeur à travers les mille trous du panier à couscous, elle s'ouvre la graine comme un visage qui soudain s'illumine d'une moustache de chocolat, qui disparaît d'un coup de langue, qui s'assombrit d'un coup de mot trop rêche, le travail c'est le contraire de celui qui s'opère « en entrant dans la chambre, Roubaud posa sur la table le pain d'une livre, le pâté et la bouteille de vin blanc », alors que dans la chambre, pour le travail, je fais plutôt entrer un livre et une liasse de pages blanches, en me disant que tout est en place, le drap bien lisse, la page bien blanche, tout est (...)

(...) coupé en quartiers, l'orange préparée pour le bento, avec une pointe de gâteau au chocolat, qui ne s'effrite pas ni ne porte malheur, car on n'est pas demain, alors que je croise ma collègue et qu'on parle de nos fils, sans parler de l'éphéméride ni de la météo, que l'on ne se sent ni vieilles ni seules, ni éphémères, ni gagnées par l'effet mémère, ni ridées, que l'on parle de nos fils et que c'est moins lourd, si le bento avait été le mien je l'aurais partagé avec Sylvie, où ai-je lu que la serviette glissée sous l'élastique rouge qui fait un bandeau sous les oreilles d'Hello Kitty n'essuiera pas les doigts poissés du jus de l'orange, tu as sorti le bento du cartable, il est resté sur la table, précaution inutile (...)

(...) contre le coup de barre dit de onze heures, l'anti-bouillon de, le coup de barre qui donne des petits coups dans l'estomac, lequel descend, sournois et de plus en plus creux jusqu'à l'empeigne, jusqu'à la tige de la botte, jusqu'au talon, alors plus rien de ce qu'on entend n'a d'importance, on a neuf ans et on attend la sonnerie qui dira cantine, la sonnerie plus tard qui criera récréation, on boit en attendant le bouillon verbal professoral, bouillon clair et morceaux, « regardez moi dans les yeux ! », en prenant garde de ne pas boire la tasse avec, on a dix-neuf ans et on tourne un bâtonnet en plastique dans un gobelet en plastique, c'est la pause, on a vingt-neuf ans et(...)

(...) on se demande dans quelle mesure le plastique se recycle dans le ventre des poissons que l'on mange, que l'on mange, si la mer de plastique a une odeur (celle de la mer, celle du plastique ?), si le poissonnier a plutôt une tête de grondin (rouget) ou une tête de mullet (ça dépend s'il est en colère ou s'il est borné), si la petite culpabilité peut être avalée par la gueule d'une poubelle, là, c'est fini, ne t'inquiète pas, « c'est vraiment une goutte d'eau dans l'océan », on se demande si on peut déplacer des montagnes avec des gouttes d'eau (réponse : oui), on se(...)

(...) dit que peut-être toutes ces précautions sont aussi inutiles que certain air chanté – *La Précaution inutile* – à certain balcon, lequel est finalement muré par la bêtise conservatrice d'un tas de briques, on se dit que si « la dialectique peut casser des briques », alors ? on se dit que le carton gris se recycle comme le carton jaune, mais que le verre vert ne se recycle pas comme le verre brun, ou comme le verre blanc, du moins en Allemagne, alors ? on se dit que les composts ne pourront jamais avaler tous ces demi-globes d'oranges creusés par le presse-agrumes, comment faire ? on se dit qu'il faut des précautions précautionneuses pour mettre des gouttes dans l'orifice céans, et surtout pas à côté, alors ? (...)

(...) on se dit qu'un peu avant le réveil, c'est encore du sommeil, pourtant pas tout à fait, puisque le merle chante et c'est le premier réveil avant le réveil, que le merle chante plus fort et que c'est

le deuxième réveil avant le réveil, sans être dans la conscience que le jour est commencé, puisqu'il ne l'est pas tout à fait, entre noir et bleu, puisque vous pensez avoir apprivoisé le réveil de technologie miniature qui n'est pas le votre, que vous avez réglé précisément pour assurer votre réveil et pas celui d'un autre, glissé sous l'oreiller pour efficacement couper court à la sonnerie, le *bip bip bip bip bip* métallique a fait taire le merle, qui se recouche, lui, tandis que vous vous levez, le métier de chanteur se fait en habit noir, le votre pas nécessairement(...)

(...) le vôtre se construit patiemment, avec des bâtonnets de Kapla, qu'on empile et alligne et deviennent la forme d'une ville, dans laquelle circulent des véhicules de chantier, car il n'y a pas que le merle et la merlette pour chanter, il y a le tractopelle, la débroussailleuse, l'excavatrice, la foreuse, la goudroneuse si on veut, la pelle mécanique double, le grand et le petit godet, la grue qui porte bonheur et poutrelles, le petit cube qu'on appelle contrepoids, contre-petits-pois qu'on cultive en Bretagne et ailleurs, la vôtre s'anime d'un sourire dans les yeux sombres, tout au plaisir de construire, photographier c'est à dire arrêter la construction, déconstruire qui n'est pas détruire, déconstruire c'est toujours travailler, « déconstruis, déconstruis, il en restera toujours quelque chose », comme on dit aussi en Bretagne, (...)

(...)et comme on dit aussi en Bretagne (et même en Auvergne), « le pain perdu ne l'est pas pour tout le monde » et la drôle d'omelette qui imbibe le pain disparaît le matin, redisparaît l'après-midi, et le soir il n'en reste pas trois miettes, on dirait qu'elle s'est fait sauter sur le grappin, on dirait qu'elle écrirait trois lignes par jour à son fils, l'omelette, on dirait qu'elle ne connaît pas de la passion verte verte verte les fruits fripés acides acides acides (ne pas mélanger avec le pain perdu), on dirait qu'elle veut se faire la malle de Hambourg (nom du pays : le pain) à (...)

(...) croire qu'elle voudrait être fabriquée en briques Lego Ninjago, jaunes et brillantes, section carrée pointue, afin de n'être forcée ni enseignée par personne, une omelette toute en Lego Chima –j'imagine qu'à Hambourg on prononce comme ça–, une omelette qui deviendrait super héros, qui faite de briques Logos brunes et vertes, serait un tricératops, ou mieux, un T-Rex qui écraserait des voitures de course, ce qui assied bien la preuve que la poésie, « c'est un truc qu'on envoie, ça peut être des animaux, des plantes, de la nature », ou bien des tricératops, des gâteaux, des Légos, de la nature d'homme, du logos, de la nature de poète, genre masculin pluriel, qui n'a rien à voir avec le sexe, défini comme « gentils car ils donnent des poèmes aux autres », la preuve est faite, je crois, qu'un poète ce n'est pas du tout à Lego (...)

(...) ni tout à fait un Lego, non plus, mais plutôt à l'image dessinée, blanc Caran d'Ache, par celle qui aurait voulu mettre un ruban au turban, celle qui ne porte pas de caban, celle qui s'accroche aux haubans, celle qui n'élève pas (encore) de poissons dans l'ovale d'un fort Vauban, celle qui s'occupera peut-être de chevaux à Montauban, celle qui ne met pas les mots rigolos au ban du dictionnaire, celle qui ne les trouve pas barbants, ces mots qui viennent en bombant le suffixe, celle qui fière comme Artaban, cuisinerait du pemmican après un voyage en ballon, celle qui ne conduira pas de Trabant (...)

(...)celle qui me parle d'un éventail de papier, acheté dans un château en Allemagne, pas à Siegmaringen quand même ! un éventail comme un poème qu'on déplie, c'est un « texte qui rime, qui a le nom du poète à la fin » (regarde à droite), comme gravé dans le bois de sapin, rameaux plats et lisses, qui enserrent des fleurs, des camélias ou des clématites, du lilas, je ne sais pas ; des animaux d'aquarelle, des chats au lavis, des chiens au fusain, elle signe Clara Blarasin (...)

(...) ça rime avec Milcent, et il n'y en a pas des cent et des mille comme ça, quand on trouve une pomme de pin, on passe dessus les mains et elle ressemble à l'autre comme une sœur, et pourtant non, on n'en extrait pas les pignons pour autant, on n'en attend rien que de la ramasser, pour le geste, pour la pomme de Jeanne d'Arc d'Agnès Varda, pour glaner, pour la relâcher plus tard avec ses sœurs de pommes en l'air, poisson des arbres, trop petit ou trop laid pour être gardé près de soi, dans son fatras intime (dans le sac à dos : brosse à dents, câble d'ordinateur, carnet, permis de conduire, doliprane mille mieux que cinq cent, livre : *Les cent vingt journées de Sodome*), calfeutré mieux qu'un nid de chenille processionnaire, sans croix ni bannière, hérissé de haine, loin d'Héricy la rage de l'autre, pomme de pin abandonnée loin du pin natal (...)

(...) pas perdue pour tout le monde, toutefois : dans la salle pas perdue la grosse fille blonde et son compagnon asiatique à casquette, pas perdu sur sa chaise de plastique vert anis l'homme rouge et massif à l'écharpe de soie, pas égaré l'homme boiteux aux baskets basses et à la vue moyenne, pas déroutée la dame au jean déchiré à la coupe afro, pas oublié l'homme au cartable et blouson molletonné dit doudoune, un livre fermé sous le bras, pas abandonné l'homme qui dort, chemise bleue et alliance massive sous blouson de cuir, pas isolé l'homme boule polaire, aux très petits pieds d'ours nain, pas disparue la femme hors de l'angle de vue, pas inanimée la petite inquiétude sourde tombera, tombera pas, pas effacée l'inscription « le cycle de la nutrition : de l'énergie solaire à l'assimilation » accompagnée de dessins de Puig Rosado, qui évoquent plus radicalement les *Contes de la rue Broca* de Pierre Gripari, pas perdue pour tout le monde la (...)

(...) grève qui dure depuis six jours maintenant, et l'antenne télescopique ne capte plus maintenant que des bribes musicales quoique la caresse dans le sens du bois, celui des veines blondes devrait amûir les grésillements, amener le poste à ronronner un aria gentil, ou au moins quoi ? une sonore, vaine et monotone ligne, autre que ce doux rien par leur lèvre ébruité, qui vient pendant ta sieste réveiller l'après-midi d'un téléphaune (...)

(...) phautographié puis dessiné puis gravé sur cuivre par la pointe sèche, enduit de résine et placé dans la boîte orange qui ronge, puis imprimé sous la presse, entre feutre et feutre, l'odeur de l'encre grasse étouffée par l'acétone « toujours à respirer si nous en périssons », c'est moins un visage ouvert et riant qu'une montagne – ou l'océan on se demande, entre résine mangée et encre repoussée– à se demander si face à cette installation, le bon élan primaire a raison ou si c'est un grand élan de bêtise qui vous pousse à hésiter, vous recroqueviller dans le silence, au lieu de quoi une petite pointe de parole pas trop sèche ouvre des sourires, sans les forcer de la pique, des explications qui fusent : sérigraphie, macula, exposition, photosensibilité, (...)

(...) et les autres magies de la lithographie, tombeaux barbouillés verticaux, on évacue « le sein brûlé d'une antique amazone », vous êtes rassurée si je vous dis que les brandons servent à faire le fusain, et pas l'amazone ne devient pas scripteur, en aucune façon, qu'on peut, à la rencontre de la pierre et du métal, trouver un sourire, un rire, et même la joie, sans que votre nez se fronce à l'odeur, reconnaissable entre toute, du plastique sur barbecue, emballage hélas oublié (...)

(...) sur la grille, soutenant les impressions sérigraphiques poudrées de cuivre, prises en flocons par la colle projetée sur soie tendue avec châssis de bois, on se sait pas comment, qui écrivent sur papier blanc grammé 85 « bref, aimons le court », alors que la procédure, interminable interminée du poème du jour se déroule, selon le Diurnoscope inventé par Benoit Richter (entre autres inventions poétiques toutes googlisables), qui inspecte chaque jour un objet, une matière ou une odeur, un personnage, une citation du jour, un sentiment qui ne date pas d'aujourd'hui, qui rappelle ce dont on parle, qui permet, grâce à Benoit Richter, de porter un œil neuf sur le jour neuf, alors sans tricher, je rappelle la grille ouvragée, alvéolaire, ferme et pourtant vide, qui soutient, avec ses vides et ses creux, le papier grammé 85 et sa poussière cuivrée (...)

(...) laquelle poussière ne redeviendra pas poussière, ni dans votre œil ni dans le mien, mais mouton bêlant que l'on observe lorsqu'on garde le lit longuement, l'œil près sur du sol a deux positions : regard dirigé vers le plafond (fêlures, nervures de bois, peinture avec écailles) ou vers le bas : le sol alors vous parle, le revêtement dit jonc de mer fait des brisées au pied des murs, des vagues douces, et le roulis est tangible, il tangué aussi un peu votre lit, le pied n'est pas très sûr

posé sur la natte odorante, l'ouïe palpite pourtant, vous êtes le combat d'Achab et de Jonas, et vous pensez comme le brave Nikita de *Maître et serviteur* : « pourvu, chère âme, qu'on ne s'égare plus ! » sans toutefois que les vagues de jonc se soient prises en glace, vous savez que vous ne vous égarez pas(...)

(...) même si le détour fait partie du voyage, et qu'il vous amène à concevoir un musée imaginaire, épagneuls ou braques sépia dans un cadre noir, le cheval s'en est échappé au revers, planté docile devant trois pâquerettes qu'il ne mange pas, alors que sur l'endroit « le chat qui disait n'importe quoi » est moqué par un oiseau (un merle blanc ?) et par un écureuil auréolé de crépon vert, qui lance un gland géant de ses pattes avant vers le chat, pour lui signifier sa bêtise, lui demander de se taire, l'assommer peut-être ; les chiens ne mordent pas, ne grognent pas, ne sucent pas de cailloux, ne cillent pas, ce sont des chiens de papier, et mieux que de porcelaine, ils ne se regardent pas mais regardent dans la même direction, celle du merle blanc, est-ce à dire que(...)

(...) l'envers et l'endroit seraient de la même étoffe, la même côte droite et la même rayure, ce serait pratique et réversible, si on était faits de tissu cellulaire, si on était de cette étoffe interchangeable, par grâce il n'en est rien car assembler l'envers contre l'envers ne rassemble pas l'endroit au bon endroit, c'est un amas confus de fils, des crottes de bourre dans tous les plis, passepoil, biais, fronces, droit-fil, des diagonales qui marquent et relient les pinces au bout desquelles pend un double fil, ne le coupez pas, ne coupez pas ! c'est là la vie, que vous en semble ?, (...)

(...) l'envers et l'endroit, on peut dire aussi le gauche et le droit, on peut dire le piano et ses cordes, le bois frappé, l'ivoire frappé sur le piano de la main gauche, vous avez les basses, de la main droite les aigus, supposez maintenant que ce sont des cordes (violon, alto, violoncelle) qui s'accordent de droite et de gauche, alors c'est l'inverse car la main gauche fait les notes, la main droite fait le son –toutes choses également importantes–, et le dos s'arrondit, la fesse se soulève, la jambe tape, le son gonfle, remplit toute l'oreille, chaud, rond, cinglant, et du côté des spectateurs, tout à gauche, tout en bas, le parfum monte des cheveux qui s'étalent sur votre épaule gauche, tandis qu'à votre droite, les doigts se serrent au son des *Variations Goldberg* de Jean-Sébastien Bach, vous ne distinguez plus votre droite de votre gauche, toutes choses inégales par ailleurs (...)

(...) comme la carpe inégale d'écailles, comme le lièvre et la tortue d'inégale vitesse, comme le violoncelle et l'alto, d'inégale taille, comme la mélancolie et la tristesse d'inégale morosité,

généralités toutes auxquelles on ne saurait toutefois pas rattacher l'attente un peu comique, un peu naïf, de votre panier de saison, de plastique rouge ajouré, garni cette fois encore d'égale manière, de carottes fanes bien fraîches, de bettes pas tant que ça, d'oseille et il en faut, de pommes de terre et il en faut, des rattes qui ne craignent pas les bons chats bons rats, de laitue blonde grosse dormeuse, d'anémones dites sucrines, dont l'œil noir te regarde dans son cerne blanc d'égale intensité d'ouverture corollaire(...)

(...) dont ne dépend pas l'écarquillement d'incompréhension, voire d'hostilité, voire de dénégation ou même pire de dérélition, sentiment auquel le mouton noir se frotte comme *asinus asinum fricat*, si tu es seul alors réchauffe toi ton fricot toi même, tu ne sais pas qui te tricoterà, aussi vrai que la laine ne souffre pas d'être différente, mêlée de brindilles, de suint, de fleurs, de foin, aussi vrai qu'elle a dit, ma voisine de photocopies « aujourd'hui je suis la seule à aimer la pluie », tricote toi ton pull toi même, tu ne sais pas qui te réchauffera, et pourtant (...)

(...) c'est le feu du piano qui réchauffe toute la pièce d'inox, inox le pochon, inox le chinois, inox la plaque à desservir, inox la lame du couteau filet de sole, inox le bac à fond plat, inox l'éminceur grand et l'éminceur petit, tu sais que c'est prêt quand le caramel est blond et qu'il sent bon, tu entends voltiger les éclats de nougatine dans le bol du robot, tu n'as pas le temps de contempler la nuit qui s'étend autour ni de compter car cuisiner n'est pas compter, c'est jouer, et « le gras c'est le goût », surenchérit l'inscription sur le haut de la manche de la veste blanche « LE BEURRE PROVOCATEUR DE GOUT », tu ris aussi devant le risotto aux amandes, oh qu'c'est une bonne odeur, un bel ensemble, virgule dans l'assiette(...)

(...) et toujours pas de point à la ligne, conservez la comme vous pouvez, « on n'a qu'une vie », dit-elle en ciselant le basilic qui embaume, doigts en crochet d'avare (sur une liasse épaisse de billets, (pour ciseler sans faire de sashimis de phalange)), alors que tout dit le contraire sur la paillasse d'inox : l'abondance de crème, de temps, de soin, de sucre, de beurre, d'huile, de bouillon de légumes et pas de KUBOR, de temps, de tour et de retour de main, de bain-marie, sur la paillasse d'inox pas de clown triste, de danseuse mélancolique, mais des patates douces « gaufrettes » et la précieuse recette recopiée de la tempura de sauge, laquelle ne mettra certainement pas le point final à(...)

(...) la phrase, car elle se déroule un peu comme la lanterne magique de Renty dans l'installation appelée « Polka dots », le regard se déplace d'un point à un autre, suiveur de lumière effecteur de mémoire, sur des photos inconnues d'inconnus cinématographiques, quotidiens, des visages chronologiquement neutres, sous la photo collée la peau du mur tremble presque sous la rétine le

sol tremble presque (ce sont les installations holographiques noir et blanc cette fois, installation sonore et visuelle), lesquelles sont toutes dans le ventre du château disparu, et l'ici l'éclat du miroir jamais n'abolira le paysage, là au moins la tête tourne et vous savez pourquoi, – êtes vous sûr de n'avoir rien oublié ? –« verificate de non aver dimenticato nulla », vous savez déjà que (...)

(...) l'objet du jour est – car dans ce poème du jour, je choisis, par un exercice accru de présence et d'attention au monde, je choisis un objet – le fauteuil de Molière, tavelé, vieilli et sous plexiglas, équipé d'un système de bascule qui en fait, si on le souhaite une chaise longue, pièce de mobilier que jusque là j'associais systématiquement à Tchekhov, et aussi à la sieste – car dans ce poème du jour, je choisis, par un exercice accru de ténacité et d'application au monde, je choisis une odeur ou une matière – ce qui plus que les visages imprimés en camouflage sur les faux bouleaux de Gorki, à la Comédie Française – car dans ce poème du jour, je choisis, par un exercice accru de assiduité et de concentration au monde, je choisis une odeur ou une matière –donne le sentiment heureux et plein du temps qui passe, l'occasion, comme l'écrit la publicité francilienne de « fai[re] la rencontre de votre vie professionnelle », rencontre plus ou moins affriolante pour ce qui concerne les soudeurs, au moins côté fauteuil car on ne sait pas très bien où poser son – car dans ce poème du jour, je choisis, par un exercice accru de ponctualité et de vigilance au monde, je choisis de nommer ce dont je viens de parler, ici le fauteuil et la conscience éclairée du temps qui se promène, principalement, qui se promène– (...)

(...) attention – ce n'est pas tout à fait ce que vous croyiez– par exemple sur le caramel mou au beurre salé pris entre deux tranches de papier sulfurisé, on n'en approcherait pas une allumette pour autant, mais la langue, aussi le caramel chauffé au soleil coule dans la gorge, se colle aux joues, au doigts, aux cheveux même dont il a la couleur, si on veut, de se chauffer aussi au soleil, les pieds dans la Seine, et que c'est agréable agréable agréable que dirait Boris Vian, à supposer qu'on lui demande d'écrire ici une fable express, sans doute « concentrique » en serait la chute et comprend qui veut, un comprend vaut mieux que deux qu'on n'aura pas, aussi en toute chose insignifiante il vaut mieux faire(...)

(...) contre mauvaise fortune bonne sœur, de celle qui fait voler en éclats dorés la nougatine de sésame, ouvre toi à grands coups de marteaux, sésame grillé à sec et pas moins taciturne, sésame solaire et minuscule dans la main, comment pourrais-tu ouvrir quoi que ce soit, il n'y a qu'Ali pour ouvrir les cavernes avec une si petite graine, que Cassim pour prétendre que l'orge, le tournesol pourraient te rouler dans la farine, mais l'onomastique ne brise pas les molaires sur le grain de blé, elle se contente du soleil d'avril, se couvre de graines minuscules pour se protéger du

petit vent froid – pourquoi j’entends « c’est à Craonne, sur le plateau, qu’on a laissé sa peau », chanté par une jolie merlette–, alors recouvrons nous de graines justes rôties, pas brûlées, moins encore cinéraires amphores, dont la germination fera éclater la terre(...)

(...) ou de beurre de karité, mon bon monsieur, afin de se préparer au soleil d’avril, comme la gousse fendue de vanille plongée dans le sucre semoule prépare de petits grains noirs et odorants dans le placard, qui appellent la chaleur, l’été, les fraises, qui rappellent le froid, les pommes, les tartes aux pommes bien rangées de ma grand mère, qui pouvait pourtant être un peu dérangée, qui disait « ceusses qui ne rangent pas bien ne commencent pas par soi même », et elle disait aussi, et je n’ai jamais compris ce que ça voulait dire jusqu’à aujourd’hui « comme on fait son lit on se couche », avec un pli amer à la commissure, ce qui, à mon sens, voulait dire que faire son lit très soigneusement ne servait à rien si on se recouchait aussitôt dedans, que ce devait être, par conséquent, un de ses fréquents blâmes de la paresse et de la luxure réunies, et qu’aujourd’hui je considère comme un plaisir simple et très délectable de(...)

(...) simplement attendre le soleil, me chauffer au soleil les pages du livre et fermer les yeux éblouie de la blancheur, des petites fourmis de mots qui se rangent calmement sur la page, plus qu’un septentrion, cependant que le bois noir se dresse hérissé en haut du Cujas, c’était une charpente et c’est un accent aigu, c’était un toit d’ardoise et c’est une bouche d’ombre, les bagues jetées au sol en protection du quartier, le grand incendie de Bourges ne frappe pas que les humanistes, les cafetiers aussi (« les photos du terrible brasier du Cujas ») et le brûlé vous entre par les narines avant même les rétines, le grand incendie de Bourges procède comme un anti-café, posé à côté de moi sur les coussins de la terrasse, chauffé gentiment au soleil d’avril (...)

(...) quand bien même vous sauriez faire autrement que la rhubarbe rouge, qui veut bien pousser là où rien ne pousse, quand bien même vous voudriez, dans les tiges cannelées sous les feuilles d’ombre vertes friselées et ourlées de sombre, les bettes –leurs semblables leurs sœurs–, jaunes celles-là, rayées de soleil, voir un début de printemps, un étendard qui coule un peu de sud, quand bien même vous lèveriez les yeux au delà de la frange noire fusain énorme qui barbouille le ciel, quand bien même vous décideriez que ce sera pour demain, la révérence mallarméenne dans la formule toute répétée, quand bien même vous allongeriez la montre à côté de l’oreiller, sourde à l’après-midi qui bat dans la chambre à part son déguisement actif – indien, soubrette, montre, pirate, faune, fauvette– vous garderiez toujours une moitié d’orange pour la (...)

(...) soif, pour la faim, pour lui lever les filets, on dit lever les suprêmes, pour la confiturer à plusieurs, pour la couper en petits morceaux et la chair alvéolée glisse orange et rouge dans le

saladier en forme de vasque, pour la mêler au sucre qui change sa couleur et sa matière, puis disparaît complètement, avalé par les gros bouillons, les cratères surfaciels, le ploc du couvercle sous pression, le retournement final, il a réussi à s'échapper sous sa forme collante sur la paroi de verre, plus vif à l'évasion que Monte-Cristo (et heureusement pour la conserve, qui ne tiendrait pas vingt ans), le sentiment de l'impérissable, de l'éternel, du durable ne gagne pas le Parfait au fond du bocal, « quoi ! de tout cet éclat pas même le lambeau » d'orange plus que le zeste, la peau(...)

(...) sous laquelle vibre le blanc, amer qui porte l'amer et repère qui éloigne du quai de Javel, quand il est si facile de reconstituer chez soi l'odeur de la piscine, des cours de piscine, des moniteurs de piscine, de la moiteur de la piscine quand on attend en peignoir et claquette de piscine, somnolant sur le banc de pierre reconstitué son nom claironné dans le micro, pour prendre place au plongeur numéro 4, son nom on ne le comprend pas bien, aspiré dans les voutes arachnéennes de la piscine, larsénisé par l'eau bleue de piscine (en fait eau de javel, c'est la mosaïque 1X1 qui est bleue, turquoise un peu, (en forme de T noir lorsqu'on est à un mètre vingt de se fracasser le poignet contre le mur (si on n'a pas encore amorcé son virage toupie (fermez toutes les parenthèses))), sa place on ne la comprend pas bien, son visage on ne le reconnaît pas, lunettes à joint silicone et bonnet de bain qui font à toutes les nageuses la même tête de grenouille sponsorisée par l'ACC, capitales ciel sur crâne marine, « l'azur, l'azur, l'azur, l'azur » je suis éventrée par la gifle monumentale du plat qui succède instantanément au plongeur(...)

(...) par l'anti-caresse de l'eau dure, laquelle ne reflète rien qu'une marque rouge étale, soleil liquide estampeur, tout au contraire du faisceau affectueux, amène, doux de la douche et sa paume qui fait le serment d'une remarquable caressante douce journée, sans imprimer autrement que d'invisibilité propre la peau, vient ensuite l'effleurement rêche de la serviette qui parcourt, circuit organisé et jamais dévié, les points du corps alors réveillés et prêts au monde, comme un conspirateur de micro crimes – voler une branche de pommier du Japon, se jeter des pétales de fleurs de cerisiers sur la tête, se rouler dans l'herbe (« pelouse en repos, merci de ne pas piétiner »)–, qui attend, tapi, la prémédit' d'un fauve fleuve à ne traverser que quatre fois, d'accord (...)

(...) et dont on retrouve toujours la piste, en traquant les empreintes de langue dans le creux de la petite cuillère, sur la paroi du pot de confiture, les empreintes de dents dans la tablette de chocolat ; vous entendez, à la faveur d'une grève radiographique, que la sexualité féminine est associée aux séries télévisées, alors que « Wonder Woman face aux hommes était une gourde »,

en replongeant la petite cuillère incriminée précédemment dans le pot de confiture, vous vous dites que vous ne connaissez rien aux séries et vous réjouissez intérieurement que Wonder Woman fut une gourde, et de la perfectionite on retrouve toujours la piste – comme celle des(...)

(...) CHOSES QUI SONT DEGOUTANTES :

une cuillère déjà léchée replongée dans un pot de confiture (ou même de miel)

« la lèvre supérieure d'un enfant très enrhumé » (Jean-Paul Honoré)

les pellicules

les miettes dans les draps

l'envers d'une broderie (Sei Shonagon)

les mites alimentaires

les solutions pour se débarrasser des mites alimentaires

la roulette du cartable à moitié trempée dans une merde de chien, quand vous pensiez être définitivement débarrassé, passé l'âge de la poussette, des roulettes à la merde de chien

l'intérieur de l'oreille d'un chat – (...)

(...) rien non plus à la manière d'insérer les épingles neige dans un chignon banane horizontal, même si dans un élan amical et tout de générosité, on vous a d'une main ferme tordu la chevelure en commençant par la mèche la plus proche de l'oreille, tordue, tordue et torse afin de l'enrouler, « vol d'une flamme à l'extrême »- orient de l'encéphale, sinon enroulée serpentant sur elle même, remplie et cachée l'extrême boucle rentrée sous la flamme, voilà, c'est fait, c'est tout simple, et lorsque dans le silence solitaire de la salle de bain, vous essayez de tordre, tordre et retordre, les épingles neige fondent dans les cheveux, prisonnières invisibles que l'on veut inventorier ici : (...)

(...) CHOSES QUI EMPRISONNENT

la grille du lycée, de la maison d'arrêt, du supermarché, du chantier de démolition

La lecture de Proust, qui dessine une manière de geôlier

l'usage de la parenthèse

une tablette pour l'amusement des enfants

des chaussures trop étroites

la censure

la résille sur des cheveux bien tirés

Feydeau dit : le fil à la patte

le planning (celui qui n'est pas familial particulièrement)

« à mi chemin de la cage au cachot, la langue française a cageot » dit Ponge

l'accent, mais pas en France,

le désert, pour John Ford ?

(...)

(...) quoique le contraire soit souvent bien difficile à définir, je clamerais volontiers ici que le nid est le contraire de la cage, construction précaire dans ses balbutiements, brindille dans mon panier de plastique rouge déposée par la merlette, le merle, ce n'est pas signé, lambeaux de mousse verte arrachée déposée au fond, cela me plaît que ces constructeurs siffleurs veuillent bien habiter plus près de ma carpe japonaise, à l'ombre de la carpe japonaise de tissu, qui flotte gentiment dans la cour, et je me demande s'ils se construisent « une chambre à soi » (Virginia Woolf) et surtout comment je vais pouvoir me servir de mon panier de plastique rouge mercredi prochain, panier je parie perdu pour la cause des végétaux, devenu chambrette, nursersy, jardin d'enfants, comme toutes ces(...)

(...) CHOSES QUI CHANGENT(

« la forme d'une ville change plus vite hélas que le cœur des humains » Charles Baudelaire,
Jacques Roubaud

le visage et même le corps après quarante ans (il paraît)

la couleur du ticket de bus de ville,

les chaussettes, et le slip, tous les jours

le cours des devises (au contraire du cours de l'onde pure, qui lui ne change pas)

les noms des villes : Avaricum, Bourges ; Saint-Pétersbourg-Léningrad-Saint-Pétersbourg,
Byzance-Constantinople-Istanbul...

les codes de sécurité du réseau, de l'ordinateur, de l'immeuble (il s'appelle alors digicode, comme si on composait les autres avec ses pieds)

le goût

la mode (« je trouve les caprices de la mode chez les Français, étonnants ») (...)

(...) le motif du Japon dans les tableaux de Bonnard, qui sont davantage motifs moteurs que simple décor, ou bien qui sont davantage motifs décoratifs que motivation à avancer un peu plus loin, aussi vrai que la lumière pleut dans ses jardins *kakemono*, ses jardins paravents, ses jardins

sans clôture entre l'intime du bain, du tub, de la toilette et l'intime du regard-couleur – on est toujours un peu voyeur, ou complice, comme à regarder *L'évasion de Rochefort* en souhaitant que ses hommes au visage invisible (touche large) ne soient pas pris dans les flots de la mer immense, coque d'écale de noix sombre sur le bleu, « où ai-je lu que les expositions étaient des lieux érotiques ? J'ai vu », avec l'émotion de certaine exposition pas si ancienne et très cosmopolite, des Nabis aussi pris dans les Alpes, et la surprise attendrie de reconnaître là les (...)

(...) CHOSES QUI EVOQUENT LE JAPON

Les nabis, et Bonnard en particulier

le Yuzu, en marmelade

très indirectement les indications de direction bilingues au métro « Palais-Royal Musée du Louvre »

l'érable du jardin parisien, sous les fenêtres, feuillage vert tendre délicat, qui s'appelle, je le sais momiji, et que j'ai longtemps appelé Momiko (ce qui signifie tout autre chose mais quoi ?)

tristement, pour mes enfants, les centrales nucléaires accidentées (car ils ne connaissent Tchernobyl que de Fukushima)

le cerisier double de la rue Mazarine, pluie rose dans le caniveau

les formules que l'on apprend avant sa première prise de judo, comme « Adjime » et « Maté » (orthographe phonétique, évidemment, puisque braillées sous la structure Pailleron du dojo) , associée au mot dojo, et au mot tatami (qui pue les pieds, alors que les tatamis au japon non)

les masques hygiéniques

le motif de la mer, petits éventails d'écaille emboîtés (...)

(...) comme autant d'heureux rappels de pétales tombés, des gros pompons roses, qui avant d'être des ornements de cheveux sont les ornements des arbres, ornements doubles, gonflés et tendres, ils deviennent, ensuite seulement, des ornements de cheveux que l'on ne porte pas forcément sur la tête, mais tête à tête chauffée au soleil, rétine à rétine étrécie de soleil (Chamarande, Etampes, persistance rétréchiennne), parce qu'alors que les voisins de train reconnaissants voient finalement la tour penchée de l'église Saint-Martin d'Etampes, penchée jamais vue penchée toujours vue massive imposante et sombre, aussi je suis heureuse de partager avec ces inconnus ce que je n'aurais sans doute jamais vu seule, le trésor de la tour penchée d'Etampes « qui m'est une promesse et beaucoup davantage », et qui s'ajoute par anticipation ferroviaire à la liste des (...)

(...) CHOSES QUI CREENT DE L'ATTENTE

le clignotement intermittent de la lampe de chevet

le téléphone

le chant du merle tôt le matin : le jour arrive, et j'ai été réveillée bien avant par désir commun

les « incidents techniques indépendants de notre volonté » sur la ligne 5 du métro parisien

la poésie

une file avec bandeaux de sécurité et chicanes fabriquées en rubans à enrouleurs, indicateurs de temps estimé d'attente proportionnel à la longueur de ruban « ici le temps d'attente est estimé à 10 minutes »

la Loire

le week-end prochain

« le départ initialement prévu à ... » de la voix SNCF, alors que vous êtes déjà installé dans le train

la voile blanche, calque découpé Mallarmé l'appelle ainsi la page

lire la suite d'un bon roman

les « incidents électriques indépendants de notre volonté » de la ligne de chemin de fer Bourges-Paris

la tour penchée de l'église Saint-Martin d'Etampes, vue de la ligne de chemin de fer Bourges-Paris
un risotto

le téléphone

(...)

(...) alors que les ors du train bleu ne créent aucune attente, sinon de régal oculaire, de partage de tableaux pédagogiques illustrant Nice, Orange, Le Puy en Velay, mais pas de partage de gigot à la tranche ou de cabillaud vapeur artichaut au fumet si tiède qu'absent, le partage est dans la filiation – je n'aurais jamais cru écrire pareille chose il y a, mettons vingt ans, mais on n'est pas sérieux quand on a moins vingt ans, et je suis heureuse aujourd'hui de pouvoir écrire le poème de ma mère, le poème du partage de ma mère, partage de midi ce midi sans orage – j'aurais pu écrire de mon père le partage est dans le fil à plomb, avec sa poudre bleue qui répandait des étoiles de bleu de travail sur le sol de ciment, des queues de comète de bleu de travail, travail toujours recommencé, travaille ma fille il en restera toujours quelque chose, je sais dans quel midi se trouve la poudre d'azur d'azur d'azur d'azur – je suis hantée, comme les (...)

(...) CHOSES QUI SONT BLEUES

un bol avec un dessin de chat au fond, portant grelot au cou, qui encourage à finir sa soupe

les veines

le méthylène

le cyan (ça empoisonne, il paraît, les sols miniers de Bruxelles)

la couverture en carton vergé de *La marquise d'O...*, de Kleist, éditions Phébus, Paris 1976

la peur

les azuléjos, à Lisbonne, et certainement ailleurs

un débutant

le Guimet (pas le musée, allons !)

l'œil de mes ancêtres gaulois, ceux qui se beurrent la chevelure

le télégramme (ça ne se fait plus)

le fond d'écran par défaut (ça ne se fait plus)

le ciel

le mot l'Azur (appliquer trois fois)

la carpe de mon fils, accrochée au mat toute l'année, pas seulement le jour de sa fête

la couverture très douce qui couvrait les bébés, même s'il faisait chaud, même si ce bébé était une fille (...)

(...) comme le souvenir persistant, quoiqu'on veuille bien considérer que ce n'est rien qu'une éraflure, que le vernis de l'ensemble est assez intact, que la montre fonctionne encore, ce n'est pas parce que la trotteuse s'est arrêtée pendant trois secondes que la marche du monde en devient boiteuse, pourtant la petite contrariété va son pas de souris, elle s'insinue dans la pomme tranchée qui a le goût de l'aboïement, dans les mille trous de la mie de pain qui boit le battement plus rapide du cœur, elle suinte dans le luisant du Saint-Nectaire répandu hors de sa croûte grise douce duveteuse et s'étale jusqu'à vingt heures passées, puis la courtisane japonaise vient depuis le dix-septième siècle vous froter le dos, vous caresser et défaire sa ceinture, arranger le paravent et disposer l'oreiller de bois, alors le sommeil vient la prendre dans son piège de grille de fer, dans sa souricière, la petite contrariété disparue, et au réveil, il ne reste d'elle que la douleur sourde des (...)

(...) CHOSES QUI METTENT MAL A L'AISE

avoir l'arrière de sa jupe rentrée dans son collant, l'hiver, dans sa culotte l'été, sans savoir depuis combien de temps

personne ne vous dit que vous avez une feuille de persil collée sur l'incisive

l'odeur de vomi (caché où ?) dans les transports en commun

se rendre compte que ce garçon qu'on jugeait charmant, qui avait toutes ses chances auprès de vous, multiplie les fautes d'orthographe dans ses textos

surprendre une conversation qu'on n'aurait pas dû entendre

être mis en cause en public, c'est très embarrassant

oublier ses clés

on vous offre des fleurs mais vous n'avez pas de vase

vivre dans une ville trop petite et croiser toujours les mêmes visages, sans savoir qui est qui

demander, parce que vous êtes vraiment pressée, à un ami de casser lui même la vitre arrière de sa voiture – il s'est proposé de faire le taxi, et a enfermé les clés à l'intérieur, vous allez être en retard les adolescentes qui s'aspergent toutes les heures de déodorant parfumé à la vanille, dès le mois d'avril

ne pas trop savoir pourquoi on a perdu le contact, au juste, ni comment renouer cette vieille amitié moribonde (...)

(...) peut-être en ouvrant le capuchon brillant d'inox du stylo-plume, un peu désuet, de marque Waterman qui vous accompagne depuis que vous avez quatorze ans (pour être juste c'est une réédition de celui qui vous aviez reçu pour votre communion – eh oui, vous avez fait votre communion, même la petite et la grande, dite solennelle, et c'était déjà un peu désuet, comme les étains du Prince et les cadres de la Fontaine Pétrifiante, le walkman Sony et les cassettes 90 minutes, comme les t-shirts Fido Dido que vous portiez sous votre aube de location, et ça ne se voyait pas), en adressant une lettre qui ne serait pas un poème pourquoi pas, une lettre qui serait une sorte de Monsieur Monsieur, un vous et vous même, un accent grave et accent aigu, vous demanderiez comment va le monde, les volcans, « le printemps était malade, il a mangé trop de salade » vous entendriez une voix petite de Madame Madame, qui vous chanterait des (...)

(...) CHOSES QUI SONT DOUCES

les oreilles d'un lapin

certaine préparation de hareng

recevoir un appel attendu toute la journée, sans inquiétude aucune

la grasse matinée
un menton rasé de très très près
l'ananas dans la recette du porc à l'aigre- (recette brésilienne)
(...)

(...) quoique ce soit davantage une recette asiatique, dont l'instrument triturateur serait les baguettes dont on pourrait imaginer un système ingénieux à l'usage des maladroits, des ambisenestres, consistant à récupérer après démontage la partie métallique en spirale qui forme la charnière d'une pince à linge, en bois par exemple mais pas obligatoirement, puis à monter la charnière articulée formant ressort sur les baguettes afin d'en assurer la solidarité indéfectible, mais seulement pour de petites bouchées, c'est mieux que rien, on a toujours besoin d'un plus petit boucher que soi, monsieur Leboeuf par exemple, ou monsieur Poiret qui sont les Bouvard et Pécuchet de la boucherie, lesquels, dans leurs étals respectifs, en invectivant leurs apprentis comme des larbins (ce qui a pour effet de me faire fuir, comme un chat devant un violoncelle, ventre au sol et laissant là ma commande), accumulent les (...)

(...)CHOSES QUI FONT DU BRUIT

« les miettes, en tombant, font un certain bruit »
la fonction essorage mille tours du lave linge
les concerts dans la rue, pendant le printemps de la chanson de Bourges
les fêtes étudiantes de mes nouveaux voisins
la parution du nouveau roman de (complétez vous même)
le pas de souris de ma fille
« la parution des *Châtiments* a fait l'effet d'une bombe », disait monsieur Marrotin, à l'université Blaise Pascal, et on gloussait « boum »
(...)

(...) en espérant faire un boum aussi retentissant que celui de l'orage d'avril, qui tente la concurrence avec la batterie tchac boum du printemps de Bourges, à l'angle du Beau-Bar et de la rue Coursarlon, lequel orage bat à plate couture le pavé, la sono du Beau Bar, noie les câbles et provoque des courts-circuits, dans le néant sonore, à faire tomber de ses épaules le châte de Mallarmé, comme s'il était pris d'une de ses danses qui se pratiquent seul dans une foule de solitude, les bras en moulin et en verticalité sautante, , à l'instar des (...)

(...)CHOSES QUI FONT SURSAUTER

On vous attrape par les épaules, c'est délicieux
un son inhabituel (batterie dans votre chambre, tac tac tac dans votre voiture, trompette dans la tuyauterie de la salle de bains)
vous avez oublié d'éteindre votre portable dans une réunion très importante (vous rougissez)
la très forte température de l'huile (si vous êtes, admettons, un poivron)
vous êtes très bien caché au cours d'une partie de cache-cache, si bien qu'on vous a presque oublié, lorsque vous entendez des pas enfin, vous sursautez d'être rassuré, même si vous avez perdu
votre voisin a oublié d'éteindre son portable dans une réunion très importante (vous sursautez moins que si c'était vous)
la sonnette
le grincement de l'archet sur les cordes du violoncelle, sans la colophane (...)

(...) même si son bloc vert se réduit en poussière, je ne peux pas croire que les miettes de résine verte sont une image du gouffre, de l'abîme, tant leur odeur pénétrante, thérébente, odeur d'atelier fait oublier la crampe, la tension des doigts aux ongles coupés court (main droite, main gauche), l'usage de la colophane sur l'archet permet une meilleure glisse du crin sur la corde, comme les bouleaux du boulevard du maréchal Foch, dont je n'avais jamais vu qu'ils étaient bouleaux, jusque là ils étaient arbres anonymes, ponctuation métrique du boulevard en pente raide, leurs bouquets verts tout neufs, reconstitués au dessus de la hauteur d'un camion, rappelle un peu Tchekhov et clame leur nom, homophoniquement douloureux, et antonyme postural des (...)

(...) CHOSES QUI SONT PENCHÉES

Trente trois têtes sur un poème de Baudelaire, « La Pipe »

La tour de l'église Saint-Martin d'Etampes

« Pascal avait son gouffre avec lui se mouvant », et j'apprends qu'il existe un triangle de Pascal

le sol quand on s'évanouit

le tournesol

la Lison au moment du déraillement

le cadre du petit Cueco

L'œuvre majeure du philosophe et mathématicien auvergnat : *Les Penchées*

imperceptiblement la bascule du bassin (à gauche (il paraît))

le sol de la terrasse qui retient de petites flaques d'eau, de feuilles, rétentions provisoire

du côté de la folie, Richard III

l'inclinaison du stylo dans la main lycéenne, graphie, encore un effort pour être bachelière(...)

(...) et se coller aux révisions, auxquelles j'échappe car s'il est un domaine auquel je ne connais rien, en ouvrant un livre scolaire de mathématiques, *Transmaths* 1^{ère} S programme 2011, couverture plastifiée froissée sous mes doigts ignorants, c'est bien le concept de fonction, qui, je l'apprends à la page 47 permet de « séparer un signal indésirable d'un signal utile », et cela grâce aux travaux d'Euler à Saint-Petersbourg ; si bien que sans en avoir l'euler il fut pour ses contemporains le plus grand mathématicien de tous les temps (!) et moi quatre siècles plus tard, qui ignore tout des fonctions (!!!) sinon celle phatique qui consiste à dire allo au téléphone alors qu'à l'évidence le désir très désirable a été coupé brutalement, moi qui ai même oublié que la fonction affine n'a rien à voir avec les affinités électives, et je la range (la fonction affine), dans l'inventaire des (...)

(...)CHOSSES QUI SONT INCOMPREHENSIBLES

la loi binomiale de paramètres n et p

le hongrois

la raison pour laquelle on change d'heure deux fois par an

les logiques boursières

l'état dans lequel on se met, quand propriétaire d'une voiture, on constate une éraflure en revenant sur le parking où on l'avait garée

les travaux du groupe μ

le sens du décalage horaire

le cours de physique de Mme Bonnet, bâtiment F

« Le pacifisme multiplie quelquefois les guerres et l'indulgence la criminalité », venant de Marcel Proust est assez incompréhensible, non ?

(...)

(...) et dans l'incompréhensibilité on peut aussi ranger le nom des arbres, le nom : par exemple, le lilas se pare des mêmes couleurs, au même moment, de même motif, que l'arbre de Judée, pourtant loin par le climat et le terrain (qu'on appelle climat en Bourgogne, nom de terrain : le climat) du désert que j'imagine longer le Jourdain, donner son nom à Judith, de même que Lila est je le sais un prénom féminin que l'on pourrait porter dans les mille et une nuits, aussi de loin je ne sens pas plus le parfum de l'arbre de Judée que celui du lilas, blanc, mauve, violacé, isolée

par le rideau de pluie qui range ses gouttes alignées, neutralise les parfums, promène les escargots
toutes cornes dehors, fait écran au poème des (...)

(...) CHOSSES QUI SONT MOUILLEES

les pieds, partant les chaussettes, dans les baskets à trous
un baiser
progressivement, le risotto
« dans une terre grasse et pleine d'escargots » dit Baudelaire
les consonnes gl, en italien, j en polonais,
quand on sort de la piscine, les cheveux, le maillot, la serviette
les plus jolis galets qu'on ramasse sur la plage, assez communs une fois secs
un autre baiser d'autre bouche
Urss Mouilleur plongé dans un lac de rétention
le drap accroché au chant supérieur de l'ouvrant, un bleu, un blanc, un autre blanc, trois fantômes
domestiques (...)

(... autant qu'attachées à la maison, le lacet rond ciré, le cordonnet, le lacet plat qui se trouvent en
quarante-cinq centimètres (2 oeillets), quatre vingt dix centimètres (5 oeillets), cent dix
centimètres (6 oeillets), et je gage qu'Euler trouverait une fonction développant le type de lacet
pour soulier gullivérien, et même, qui sait, pour celui au cou d'Olympia (elle aurait alors trois
lacets de rechange pour jour de désespoir ou d'érotisme à ficelage de type gigot), personne
n'ignore que pour des raisons pratiques (voire Kantiennes) et littéraires (voir Leiris) c'est plutôt
un ruban à la matière indéterminée (satin? velours?) qui entoure le cou de l'Olympia de Manet; on
pourrait aussi supposer – et je ne m'en prive pas – qu'elle le troque contre un ruban (plat) de
régisse, qu'elle troque et recroque, tout à fait ignorante des(...)

(...) CHOSSES QUI SE TERMINENT

le mois d'avril
la tablette de chocolat
cinq boutons pour défaire un jean
la journée sur un brossage de dents
la communication inachevée, car la batterie du téléphone est déchargée
les histoires d'A
la bouteille de gaz, le dimanche

sur une cadence majeure, le concerto de Mozart K 453

les contes

le verre plus qu'à moitié vide

« du jour au lendemain », une émission d'Alain Veinstein, déprogrammée à laquelle pourtant(...)

(...) vous aviez attaché vos faveurs, comme un ruban plus mince que la poignée de cheveux de Manon, celle qu'elle tient dans sa menotte, celle qui répand le parfum de la perfidie au delà du salon, car c'est le moyen qu'emploie Manon pour témoigner à Des Grieux son amour, une machination de cheveux brandie à la face courroucée de son amant bafoué, qui n'est pas celui qu'on croit et qui ouvrant tout grand la porte, cause la perte et porte le venin de cette Cléopâtre, de cette Judith, et quoiqu'on s'attache plus facilement à Des Grieux – parce qu'il est narrateur ?- qu'à l'objet lumineux du désir, vous sentez bien que vous avez lu Manon, dans ce lieu même, que vous nommez ainsi(...)

(...) CHOSES QUI SENTENT BON

La fleur d'aubépine, le buisson d'aubépine, l'idée de la fleur d'aubépine

quand on est très amoureux, toutes les odeurs de celui qu'on aime

le crâne d'un bébé

l'herbe après la pluie

le gasoil après une panne de carburant

le pain frais (tout chaud)

l'approche des vacances

le savon tout neuf

presque tout ce qui est au four (avant le brûlé, et sauf les pièces de plastique à l'usine)

quand on est moins amoureux, les odeurs perçues positivement par tout un chacun

la colophane (...)

(...) qui se trouve employée ici à trois reprises, ce qui ne la rend pas moins subtile et familière que la pluie, avec laquelle elle partage le sens de la musique (« aussi complexe qu'une mélodie de Messiaen », dit d'elle Richard Millet dans *Musique secrète*), elle qu'on ne fuit pas plus, qu'on ne déteste pas plus que la petite musique de pluie, sur le carreau, sur le trottoir, sous le petit toit du parapluie, qu'on ne désire pas moins que l'odeur de l'humus, qu'on attend pas moins que le milieu du jour, qu'on ne redoute pas moins que le soleil brûlant, elle vient s'ajouter aux (...)

(...) CHOSES QUI EVOQUENT LA FRAICHEUR

les premières feuilles

la pochette, contenant le travail qui peut attendre un peu (sa couleur)

les asperges

la menthe verte

les lycéens

les matins d'avril

une lecture sincère, ingénue, rapide et incontrôlablement page turner d'un très bon livre

mais pas Georges Frêche ! (sinon sous son pseudonyme de Georges Lierre) (...)

(...) lierre veiné de noir, comme le café dans la tasse noire de bistro, à facettes larges et de hauteur modérée, qui appelle d'abord le silence après la première gorgée, puis quand la place se libère, après la troisième gorgée la parole se déploie un peu, ankylosée, engoncée dans ses habits noirs et amers de café, ses habits trop forts de café (est-ce que Balzac se taisait aussi dans sa tasse mouillée et sa robe de chambre fermée d'un cordon ? Est-ce que Mallarmé trempait sa moustache dans son café le matin pour se consoler de se taire, est-ce qu'ils en avaient marre (de café) d'attendre que ça se passe ?), la parole se défroisse mais trop tard, ses pétales tombent sur la nappe, mi cuits et mi confits comme les (...)

(...) CHOSES QUI EVOQUENT LA DISPARITION

les pétales de coquelicot

Callas, un mazagran, Avida Dollars, un turban d'astrakan

une affiche, plusieurs affiches au commissariat, représentant chats, chiens, humains

celui dont le patronyme ressemble un peu au votre, Anton Voyl, consonne, voyelle qui forme un trou, consonne, consonne, assemblage rare

la descente aux Enfers, dans *L'Odyssée*, dans *l'Eneide*, dans Rabelais, et partout ailleurs

l'idée de se mettre à sa déclaration de revenus pourrait bien pousser à

– mais où sont encore les clés, bon sang !

– sur la crédence nue(...)

(...) enfin quand on dit nue, on comprend bien la nuée, les nuages, la nue, celle que je contemple de ma chambre d'enfant, dans ma chambre une lampe est éteinte et deux autres allumées, on ne

put pas dire combien d'oreillers font (dans, allumées, d'oreillers) le pendant de l'oreille ou du cou, ce serait dire de combien de corps est faite cette créature (pendant, combien, faite) assemblée là par un docteur Frankenstein tête pieds et épaules le tout plus proche du mille pattes (là, pied, mille-pattes) il est vrai qu'on n'y voit rien du tout, qu'on ne sait pas s'y prendre mieux qu'avec les (...)

(...) CHOSES QUI POSENT PROBLEME

les tyrans

le temps nécessaire à la correction des copies

la résistance au bruit

l'écartement des rails à la frontière franco-espagnole et italo-slovène

la ponctualité de la SNCF

le remplissage d'une baignoire, compte tenu du goutte à goutte qui met un temps certain sur un certain quotient de capacité

qui a deux maisons perd sa raison, qui a deux femmes perd son âme

une violoncelliste qui porterait une jupe crayon (...)

(...) ce qui empêcherait tout écart musicalement nécessaire au portage de l'acajou et du sapin, verni au moins huit fois, poncé au moins sept fois, séché dans l'air sec de l'atelier plein de térébenthine, de colle de peau de chat, d'ébène et de palissandre, d'Amen et de Mélisande, de violons pendus par la tête, le ventre désassemblé, cordes détendues et crin échevelé, qui vous laisse à la porte, sous le dormant ouvert que vous ne parvenez à franchir, « les chants supérieurs les plus muets sont les dormants les plus beaux », ce n'est pas ainsi que vous franchissez le dernier seuil, le seuil ultime, le seuil des (...)

(...) CHOSES QUI VOUS DESIGNENT UN FONCTIONNAIRE

la fonction

les notes préparatoires à la commande du café

la longueur du couloir séparant votre bureau de la machine à café

vous savez ce que signifie *tonner vide* sur l'écran numérique de la photocopieuse

machiato long sucre

vous savez repousser cette note de synthèse très urgente en l'enfouissant sous la précédente note de synthèse très urgente, adaptant au fonctionnariat l'adage que Balzac appliquait aux dettes « les plus vieilles, je ne les paye jamais, les plus récentes... je les laisse vieillir »

les vacances

long sucré plus

quand je dors, je travaille

la note préparatoire à la sieste

la note préparatoire au « bourrage papier »

quand je dors, je dors (...)

(...) alors que sur le point de partir en Ligurie, je coche les régions italiennes que je connais sur la carte simplifiée de l'Europe de mon agenda Exatime 14 (Lombardie, Piémont, Trentin-Haut-Adige, Vénétie-Frioul-Giulia, Emilie-Romagne, Ligurie, Toscane, Ombrie, Latium, Campanie) laissant en blanc celles que je ne connais pas (Val D'Aoste, Marche, Abruzzes, Molise, Pouilles, Basilicate, Calabre, Sicile, Sardaigne), je me dis que je ne peux que progresser dans ma traduction, pour l'heure presque au point de départ, de l'œuvre poétique d'Umberto Saba (rien que ça !), découvert en sa librairie de Trieste, qui ne m'a jamais attendue, qui ne m'a jamais prononcée, en découvrant d'autres régions italianophones, qui ne m'ont jamais attendue, qui ne m'ont jamais prononcée, quoique mon prénom, tout autant que mon nom, sont transposables dans la langue de Saba, aussi dans la votre, aussi dans la mienne, comme autant de (...)

(...) CHOSES A NE PAS OUBLIER (PRIERE DE)

ses affaires (ses amis, même occupés) dans le train

de prévenir ses parents quand on joue à cache-cache près du puits

sa casquette chez Gérard Castéras

la bonne adresse de sushiya à Kyoto

une bonne histoire drôle, impliquant ses amis, dans le train

de revenir à Kobe

la mousse des jardins zen : ne pas oublier de la balayer doucement

de demander à Jean-Paul pour le palindrome

d'expliquer comment j'ai écrit mes poèmes (phrase unique, phrase mallarméenne)

de revenir au départ et de refuser de la simplicité : rien, rien, rien, (...)